Eric Arlix, Après l'événement

Anne Meriglier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54546>

DOI : 10.4000/critiquedart.54546

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Anne Meriglier, « Eric Arlix, Après l'événement », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54546> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.54546>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Eric Arlix, Après l'événement

Anne Meriglier

- 1 Pour leur quatrième livraison d'un projet visant à entremêler texte et image, à importer une fiction au cœur d'une œuvre plastique contemporaine, qui explose alors en cent significances traçantes et ouvre l'image à d'autres visibles, la collection F(r)iction, de la maison d'édition montpelliéraine L'Espérou, a fait appel à l'auteur Eric Arlix, afin que celui-ci vienne se frotter aux dessins (encre sur papier pour l'essentiel) d'Abdelkader Benchamma. Il en ressort une collaboration mélancolique, entre un dessinateur qui s'échine à attraper les « catastrophes minuscules » et les « glissements du réel » – comme il se présente lui-même – et un auteur qui se définit comme « chercheur de formes, dont les livres et la production hétérogène (concerts, lectures, vidéos, éditions, pédagogie) tirent des fils entre le réel improbable et le futur chaotique » (p. 63). Tous deux sont comme immédiatement concernés par l'effacement du monde, ou sa transformation indéterminée, infime, inquiétante et pourtant ouverte : ils entretiennent un rapport mélancolique au perçu, toujours en voie de disparition, mais sans nostalgie. La joie au contraire apparaît maîtresse d'œuvre, une exultation devant ce qui... apparaît. Bien sûr Eric Arlix nous fera grâce de toute illustration, il semble y avoir loin du récit aux images (entre)vues, l'effet est d'écho, rebondissant, sonore – d'autant plus que le texte est éminemment théâtral – et non de miroir, qui viendrait figer une image redoublée en lettres. Point d'illustration donc, point de commentaire non plus, il ne produit là aucun appareil critique, ni déchiffrement, ni *infra*-texte qui serait censé éclairer le *regardeur*. C'est en éclats de voix que l'image vole. Etes-vous plutôt lecteur ou regardeur, comme l'on dit actuellement, avec un soupçon de pose dandy ? Pour ma part, lectrice jusqu'au bout des ongles, c'est la scène théâtrale qui m'a happée, aussitôt. Car ce dialogue halète, au rythme de pas qu'on croirait précipités, et projette d'office au milieu du monde, le *drama*. Il est étrange d'expérimenter ce dialogue texte-image qui nous mène plutôt loin du catalogue d'exposition, et en plein théâtre. Un théâtre de ruines, en cela postmoderne, dans le sens – hypothétique certes, mais sérieux – du déjà-vu de nos fantasmes de la catastrophe finale, « toujours déjà » s'incarnant, accueillant en son sein le *kitsch* : abolition de l'espace, écrasement du temps, avec une « logique de simulacre [transformant le passé en] mirages visuels, en stéréotypes, en texte » (Fredric Jameson).

Dialogue de théâtre donc, mais dialogue hors-sol, au pas de la porte. Une feuille quasiment blanche, où chacun peut rêver son utopie propre... quoiqu'il y ait des chances pour qu'elle soit chorale, aujourd'hui. Car nous sommes, avec Josh et Jeff (avatars de l'auteur et du dessinateur), *après l'événement*, dont nous ne saurons finalement rien d'autre, de leur dialogue en zone de transit que : plus rien ne sera jamais comme avant. Ce qui est beau, ce sont les scènes vues, parlées ? de moins en moins car plus ils filent vers ce dehors radicalement autre, plus ils se taisent et plus la vision (dessins et descriptions) grignote la parole. A rebours d'un roman comme *La Route* (Cormac Mac Carthy), à la sombre beauté, irrespirable, asphyxiant littéralement le lecteur, ces visions sont, ici, des possibles, des fenêtres ouvertes sur l'invention humaine d'un « Nul ne sait ce que peut une rencontre » gravé sur les murs de nos villes lors d'événements de résistance récents, de Nuit debout aux GJ, brève *scrittura* performative, façon Baruch Spinoza réveillé par le Comité invisible. Lorsque l'on découvre l'œuvre d'Eric Arlix, on se sent fondé à ces rêveries référentielles : réinventons le monde, des cabanes et des styles de Marielle Macé aux zadistes de Notre-Dame-Des-Landes, des ruines de Diane Scott, adossées à la pensée de Fredric Jameson, à ceux de Tarnac. Et comme les dessins ont le trait aérien de l'esquisse, du geste suspendu, le dialogue, vif, peut-être même gai, dans l'allant de ce qui advient, ne se fait jamais prophétique. Cet objet-livre vous prend par la main et vous dit : osons, et viens un peu voir, entendre, le début du monde d'après.